paysans dans une misère atroce. Le « Soir » nous rapporte que les troubles ont revêtu presque le même caractère qu'en Palestine. Fusillades sanglantes, sabotage des voies ferrées, incendie des bâtiments publics et des possessions des riches colons, et ce quoiqu'un croiseur britannique ait amené d'importants renforts de troupes.

Les grévistes ont placé à leur tête un riche colon nègre. Ce dernier fut arrêté pour être presque aussitôt relâché ayant accepté de plaider la « conciliation ». Par ce fait il s'est naturellement fait beaucoup d'ennemis parmi ses anciens partisans. Ceux-ci se rendent compte qu'il y a au-dessus de la solidarité de race, celle de classe.

Inutile de dire que les agents de l'impérialisme an-

glais ne reculent devant aucun moyen pour étouffer le mouvement et dans cette tâche ils ont déjà pu s'assurer le concours des bourgeois indigènes.

Ici comme ailleurs, les faits démontrent que la moindre agitation met en cause même le régime de la propriété privée. Dans le monde entier, chaque jour nous apporte la démonstration que le capitalisme pour assurer son existence, pour essayer de surmonter ses contradictions, n'a d'autres recours que le fascisme et la guerre.

Mais tous ces événements prouvent aussi que le monstre capitaliste est secoué par des convulsions mortelles. C'est sur son cadavre, que nous jeunes prolétaires et paysans construisons la société nouvelle, la société socialiste.

Le cinéma bourgeois "Marie Walewska"

Le film en question a pour objet principal de montrer au public une histoire d'amour entre Napoléon I^{er} et une comtesse polonaise. Il est vrai que presque tous les films ne représentent que des romans d'amour. Les films qu'on présente généralement ne mentionnent que l'individu ; de la grande masse, on ne s'occupe pas. D'ailleurs, pourquoi s'occuper d'un tas d'ignorants, d'abrutis, de malappris ? S'occuper d'eux ne serait que s'abaisser à leur niveau. Le cinéma nous montre l'individu dans les salons, les dancings, les music-halls ; il nous le montre pauvre qui devient riche. Evidemment, on essaye de démontrer qu'il est possible à tout le monde de vivre à l'aise. En somme, l'individu est idéalisé dans le cinéma et cela est confirmé par les rôles que tiennent les jeunes premiers. Mais pourquoi donc l'individu est-il tant idéalisé par le cinéma ? C'est bien simple. Nous vivons dans une société capitaliste où les uns sont favorisés et où les autres, la grande masse, vivent dans la misère. Il faut une justification à l'existence de la classe privilégiée. L'individualisme est employé comme argument. On le proclame sacré. On le déifie. On le met en apothéose. Mais nous sommes édifiés sur son compte. L'individualisme, c'est l'individu contre la société entière. Nous savons d'ailleurs que l'individualisme est condamné par la marche de l'histoire et qu'il sera remplacé par le collectivisme, source d'équilibre.

Il est vrai qu'il y ait des films desquels se dégage un sens profond, réel. Mais qu'ils sont rares, les films de ce genre. La plupart des « bandes » ne représentent que la vie bourgeoise, avec sa morale bourgeoise, avec sa débauche. Ces choses sont présentées pour fasciner, ensorceler, imprégner l'individu, l'ouvrier, de cette « morale » de classe qui, en réalité est immorale.

Ce sont en grande partie les ouvriers qui, pour oublier les tracas de la vie quotidienne, fréquentent les cinémas. Et c'est d'eux qu'on soutire les millions pour tirer et fabriquer à l'infini des exemples de cette morale bourgeoise et la leur inculquer de façon permanente.

Montrer la vie réelle, il n'en est point du tout question. Ce serait dévoiler l'injustice et l'iniquité qui sont à la base de la société. Non, ces messieurs ne

montre pas la misère dans laquelle végète la grande masse. Il n'est pas dans leur intérêt de révolter les ouvriers contre un état de choses qu'ils ont eux-mêmes créé et qui est la source de leurs profits.

La vie réelle ! C'est tout le contraire de cette idéalisation que fait le cinéma de l'individu.

On ne montre pas l'abrutissement que subit l'ouvrier par le travail à la chaîne. On ne nous montre pas que d'un être humain on fait un pantin, une loque. Ce n'est pas le but du cinéma. Le but principal du cinéma, c'est de montrer la vie bourgeoise qui n'est pas celle des affaires et, de cette façon, cacher les horreurs de cette société.

« Marie Walewska » est aussi un film qui tend à éveiller un sentiment de nationalisme chez le spectateur. C'est un de ces films desquels se dégage une vague de nationalisme mêlée à un individualisme excessif. On nous conte l'histoire de Napoléon qui, de caporal de province, devint Empereur et domina le monde.

On nous fait vivre la scène où, pour conquérir l'amour d'une femme, Napoléon lui dit qu'il n'est pas cruel comme on a l'habitude de le dire de lui. Il lui dit, dans un discours exalté que ce n'est pas la guerre qu'il veut, mais la paix ; que malgré tout, les hommes sont produits par la nature et qu'ils sont égaux. Il lui dit aussi que son but est de lutter pour les Etats-Unis d'Europe. Quelques mois après, il se marie avec une princesse Autrichienne, Marie-Louise de Habsbourg. Son idéalisme déclaré avec tant de fébrilité à Marie Walewska pour obtenir son amour, se transforme en chimère. Faire la paix, créer les Etats-Unis d'Europe, détruire les injustices sociales, proclamer que tous les hommes sont égaux ! Ce n'était que stupide exaltation d'une jeunesse turbulente. Non, ce n'est pas ça qu'il veut. Il a besoin d'un fils, d'un successeur pour maintenir son régime : régime d'esclavage, d'oppression.

Oui, n'est-ce pas, tout s'y retrouve. Nationalisme chauvin, individualisme outrancier, cynisme, tromperie.

Le cinéma est employé comme moyen de propagande pour imprégner le chauvinisme dans la masse des prolétaires. Le cinéma veut aussi cacher les injustices sociales.

C'est à nous, les jeunes, qu'avec nos faibles moyens incombe le devoir de les dévoiler. A. P.

La Jeunesse Révolutionnaire dans le Monde

NOTE DE LA REDACTION

A la fin de l'année dernière, nous avons informé les lecteurs de « Révolution » de ce que la Jeunesse Socialiste des Etats-Unis d'Amérique, en son Congrès National de Septembre 1937, par 1000 voix sur 1300, avait décidé d'adhérer à la Quatrième Internationale.

Ceux qui ont suivi de près l'évolution du mouvement J.G.S. belge en ces dernières années, ou y ont milité activement, savent que la J. S. des Etats-Unis avait renforcé le courant révolutionnaire qui se dressait, dans l'Internationale des Jeunes Socialistes, contre le réformisme et le stalinisme.

Et si, malheureusement, les jeunes socialistes de Belgique et d'Espagne se sont laissés entraîner à nouveau, par leurs dirigeants, dans le giron du réformisme et du stalinisme, les camarades américains par contre ont logiquement poursuivi leur évolution : reconnaissant la faillite des II^e et III^e Internationales et la nécessité d'une nouvelle et véritable Internationale révolutionnaire, ils ont mis leurs actes en concordance avec leurs paroles et constituent aujourd'hui la plus forte section de jeunes de la IV^e Internationale.

L'esquisse de l'histoire du développement révolutionnaire des J.S. des Etats-Unis que nous publions ci-dessous, et que nous espérons terminer dans le prochain numéro, fut écrite par Ernest Erber, président national avant et après le Congrès National de Septembre dernier.

Si nous savons que cette publication sera favorablement accueillie par tous nos camarades et lecteurs, nous la dédions quelque peu à tous ceux qui, dans le mouvement J.G.S., au-dessus des principes et de la raison révolutionnaires pour lesquels ils se dévouent, ont placé des considérations sentimentales qu'ils n'ont pas eu la force de vaincre.

De Kautsky à Lénine ; de la contre-révolution, à la révolution ; des Internationales faillies à la Quatrième.

Telle est l'évolution de nos camarades américains, tel est leur langage.

Et cela finira aussi par s'imposer à tous les jeunes travailleurs révolutionnaires : il n'y a pas de salut en dehors de la nouvelle, de la Quatrième Internationale.

DE KAUTSKY A LENINE

LE DEVELOPPEMENT REVOLUTIONNAIRE DE LA LIGUE AMERICAINE DES JEUNESSES SOCIALISTES

Le mouvement ouvrier américain, sa section révolutionnaire y compris, a été longtemps incompris par les Européens. Les tentatives de refléter le mouvement américain dans le miroir de ses propres actions ont toujours abouti à un échec. Tandis que la présentation marxiste complète de la scène américaine pour le mouvement international reste encore à écrire, le rapport suivant sur le développement et l'état actuel de la Ligue des Jeunes Socialistes, à présent fraternellement affiliée au Bureau des Jeunes pour la IV^e Internationale, donnera aux camarades de l'étranger une idée de notre mouvement de Jeunesse et un aperçu de la situation générale du mouvement ouvrier américain.

Le fait primordial et essentiel qui doit être saisi afin de com-

prendre la situation américaine est que les travailleurs de ce pays n'acquirent jamais un esprit de classe suffisant pour entrer dans l'arène politique en tant que classe, pas même sous la forme d'un parti réformiste. Il est indubitable pour un marxiste que l'avant-garde révolutionnaire de la classe ouvrière ne peut jamais devenir un parti de masse, si la classe dans son ensemble n'a pas encore acquis une conscience dépassant les trade-unions (syndicats). Les raisons de l'état politique arriéré des travailleurs américains ne peuvent pas être exposées en entier ici. Qu'il suffise de dire que toutes les interprétations social-démocrates et libérales qui s'efforcent de trouver la réponse dans « L'absence d'une entente américaine » de la part des propagandistes marxistes, doivent être repoussées du pied par tous, sauf par ceux-là mêmes qui à l'instar d'un commissaire de police, voient l'esprit de classe comme le résultat de la propagande révolutionnaire. La réponse doit être trouvée, principalement, dans le développement historique du capitalisme américain, les grandes étendues de territoires incultes dans l'Ouest qui dernièrement absorbèrent une armée de chômeurs et de travailleurs aigris des centres industriels de l'Est, le continu et titanique courant d'immigration, particulièrement depuis 1880 jusqu'à la guerre mondiale, l'expansion rapide de l'impérialisme américain et sa grande prospérité d'après-guerre en tant que nation créditrice du monde, lui permettant de maintenir une couche de travailleurs qualifiés, sur un standard de vie relativement élevé et de nourrir l'illusion parmi eux que leurs intérêts étaient préservés seulement par leur qualification, et non par l'ensemble de la classe ouvrière.

L'unique concours de circonstances qui fit de l'Amérique le seul grand pays capitaliste sans un prolétariat à conscience de classe, reçut un coup fatal par la crise de 1929 qui soumit les relations sociales stables de l'Amérique aux plus sérieuses épreuves qu'elles aient jamais subies. Le temps écoulé depuis 1929 a témoigné du déclin ultérieur effectif des facteurs historiquement responsables de la lenteur de la croissance de l'esprit de classe en Amérique. L'organisation des ouvriers non qualifiés (manœuvres) dans les industries de grande production par le C.I.O. (organisations syndicales récemment créées par John Lewis et groupant surtout, outre certaines centrales syndicales, les travailleurs non-qualifiés de toutes corporations et les luttes sévères qui en résultèrent, donnèrent une impulsion prodigieuse au développement d'un esprit de classe prolétarien. Cela est du reste prouvé par l'entrée de la classe ouvrière, sans considération de la manière confuse et collaborationniste, dans l'arène politique, dans des villes comme Détroit, Akron, Canton et autres, qui furent le théâtre de sanglants conflits entre les travailleurs et les forces des capitalistes et leur Etat.

Le développement de l'esprit de classe chez les travailleurs a affecté toutes les tendances politiques du mouvement ouvrier. Pour les stalinistes et centristes et les réformistes invétérés du Parti Socialiste, cette croissance de conscience politique de la classe ouvrière a été l'occasion d'élargir leurs mouvements dans les masses, de cacher leurs bannières « marxiste » et de s'efforcer, soit par des manœuvres avec les bureaucrates syndicaux ou hypocritement, d'atteindre à des postes dirigeants dans les nouvelles organisations politiques du mouvement ouvrier comme le Parti